Protestantismes et culture dans l'Europe moderne, XVI^e-XVIII^e siècles

Les pensées diverses sur la croyance de Pierre Bayle (1647-1706)

Hubert Bost

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/522>

DOI : 10.4000/asr.522

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2009

Pagination : 283-288

ISBN : 978-2-909036-36-6

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Hubert Bost, « Protestantismes et culture dans l'Europe moderne, XVI^e-XVIII^e siècles », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 116 | 2009, mis en ligne le 26 novembre 2009, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/522> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.522>

**Protestantismes et culture dans l'Europe moderne,
xvi^e-xviii^e siècles**

Les pensées diverses sur la croyance de Pierre Bayle (1647-1706)

L'année a été consacrée à l'étude de trois thèmes sur lesquels Pierre Bayle a produit de nombreuses et riches réflexions : la superstition, la politique et l'athéisme. Le fil rouge de l'enquête était fourni par le texte des *Pensées diverses sur la comète* (1682), dont une édition récente en livre de poche rendait l'étude plus aisée (voir « publications »).

Après une année (2005-2006) consacrée à une approche générale de l'œuvre de Bayle replacée dans son contexte historique, puis une année (2006-2007) consacrée à un travail sur les « Éclaircissements » de la deuxième édition du *Dictionnaire historique et critique*, il s'agissait d'étudier la genèse de cette pensée. Les multiples déclinaisons de la question de la croyance – définition de la superstition, statut de l'athéisme, rôle des doctrines, tensions inhérentes au rapport foi/raison, approche historique et philosophique de la distinction entre orthodoxie et hérésie, réflexion sur la conversion –, qui ont préoccupé le philosophe de Rotterdam durant toute sa vie sont déjà présentes dans les *Pensées diverses sur la comète*. La réception très favorable de cette première œuvre, le fait qu'elle ait été rééditée, mais aussi critiquée et soupçonnée (dix ans après sa première édition, donc avec beaucoup de retard) au sein du Refuge huguenot, ont conduit Bayle à y revenir régulièrement et à en explorer les conséquences jusque dans leurs moindres recoins (*Addition aux Pensées diverses* en 1694, *Continuation des Pensées diverses* en 1704) : cette fortune littéraire et philosophique présente un évident intérêt pour qui cherche à dégager les lignes de force, les permanences et les ruptures de la pensée de son auteur.

Les *Pensées diverses sur la comète*, qui semblent écrites au fil de la plume, présentent une architecture complexe. En retenant trois thématiques majeures – la superstition, la politique et l'athéisme –, il est possible non seulement d'en faire apparaître les principaux axes, mais aussi d'en rapporter les discussions internes aux grands débats culturels du temps et, par conséquent, de comprendre dans quelle mesure la réflexion de Bayle y contribue.

Superstition (PDC §§ 5, 18, 20-21, 25-27, 29, 31-32, 45, 48-51, 54, 60-61, 63, 66-73, 77)

Le démontage de la croyance selon laquelle les comètes présagent des malheurs apparaît assez rapidement comme le prétexte à une vaste enquête sur la superstition. Par ses rapprochements, ses allusions ou ses critiques plus directes, cette enquête vise et accable le catholicisme, qui semble représenter une forme dévoyée de christianisme mâtiné d'idolâtrie et de paganisme. Ce type de conclusion, qui reprend en les rafraîchissant les griefs protestants énoncés depuis la Réforme, a tout lieu de réjouir les coreligionnaires de Bayle. Mais au-delà de la charge « antipapiste », parfois grave, souvent moqueuse, c'est toute la question des explications religieuses, donc irrationnelles, du monde qui est posée : « prodiges » ou phénomènes physiques exceptionnels ? « châtiments » ou calamités naturelles ? Selon que l'on invoque une intervention transcendante ou que l'on procède à une recherche scientifique des causalités, le regard et l'interprétation changent. Désenchanter le monde impose d'analyser ce qui est à l'œuvre dans la propension humaine à faire parler les signes astrologiques ou météorologiques, à croire qu'il existe des années climatiques, à attribuer aux noms, aux temps ou aux lieux des pouvoirs fastes ou néfastes ; il faut aussi sonder la psychologie humaine pour s'apercevoir que les hommes aiment à être trompés, réfléchir à ce qui les pousse à agir ou à parler, et s'arrêter aux raisons pour lesquelles les porte-parole des religions sont toujours partiels. Excellent connaisseur de l'histoire tant ancienne que moderne, Bayle multiplie les exemples, soit antiques ou exotiques, soit proches et très actuels, afin de montrer que le christianisme n'a pas provoqué de rupture dans le comportement moral des hommes et des sociétés qui l'ont adopté. Il est certes compréhensible que les théologiens établissent une frontière entre la superstition et l'idolâtrie (des autres) et la vraie religion (la leur) ; mais pour qui observe les religions avec un œil d'historien ou de philosophe, il n'existe pas vraiment de différence entre le paganisme et le christianisme : ce sont les mêmes ressorts qui font agir les hommes.

Bayle cherche à dégager la possibilité d'une explication du monde par le recours aux seules causes secondes, sans spéculer sur une quelconque intervention divine. Il recourt à des arguments historiques et rationnels, mais ne s'interdit pas de se placer sur le terrain théologique, s'interrogeant sur ce que serait un dieu qui alimenterait la tendance idolâtre des hommes et se jouerait de leurs craintes ou de leurs espoirs. En régime chrétien, c'est le diable qui a intérêt à faire croire des prodiges aux hommes afin de les maintenir dans un état qui les pousse à adorer les créatures plus que le créateur.

Politique (PDC §§ 17, 34-35, 39-40, 81, 87-88, 93-97, 139-143, 155-156, 213-214, 225, 235-258)

Sans jamais se présenter comme une histoire philosophico-politique de la religion ni remettre en question l'autorité de Louis XIV et la légitimité de ses décisions, les *Pensées diverses* s'inscrivent dans la tradition critique et libertine

des textes qui réfléchissent au rôle joué par les politiques dans l'aménagement social du religieux. Bayle n'élude pas la question machiavélique de l'intérêt que les princes ont à s'en mêler, mais il préfère souligner le fait qu'ils sont eux-mêmes très croyants et souvent fort superstitieux. Penser qu'un souverain serait incroyant parce qu'immoral est une erreur de jugement : comme Calvin (*Institution chrétienne* I, 3/2) avant lui, Bayle n'a guère de mal à accumuler les exemples, anciens ou récents, de princes et de conquérants qui recoururent à des comportements magiques. Son approche le conduit aussi à réfléchir sur la dimension religieuse (voire messianique, pour Louis XIV : cf. § 17) de toute politique expansionniste. Il puise quantité de preuves de l'absence d'effet des comètes dans l'histoire récente et fait de nombreuses remarques au sujet des conflits européens : guerres de religion au ^{xvi}^e siècle, guerre de Trente Ans dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, guerre des Provinces-Unies qui s'est achevée en 1678. Ces considérations lui donnent l'occasion de s'arrêter sur la propagande royale : ses réflexions sur le travail historiographique de Racine et de Boileau, mais aussi celui de Pellisson, sont assez drôles, mais n'en sont pas moins redoutables : en justifiant par de petits arguments la politique antiprotestante de la France, l'administrateur de la Caisse des conversions fait, sans s'en rendre compte, du Roi-Soleil un souverain mesquin, pingre et plus rusé que puissant. De tels passages sont évidemment de nature à charmer le lectorat du Refuge huguenot (§ 88, 97).

Si Bayle ne reconnaît aucune supériorité au christianisme sur le plan moral (du moins dans ce que cette morale produit, dans l'histoire), il remarque en revanche que, sur le plan militaire, les armées chrétiennes se sont souvent illustrées par leur férocité et leur cruauté (§ 141). En fait, l'adhésion au christianisme n'a guère modifié les mœurs des princes qui se disent chrétiens, comme le montre notamment l'exemple de la cour de France au ^{xvi}^e siècle (§ 155). Et Bayle en vient à se demander si, paradoxalement, une cour athée ne se serait pas mieux conduite : apparaît là un thème *pré-laïque* que le philosophe reprendra à la fin de sa vie en imaginant un « roi spinoziste » qui eût été beaucoup plus tolérant envers les protestants que ne le fut Louis XIV (*Réponse aux questions d'un provincial*, III, 20).

Un bon politique, c'est un prince, un conquérant, un conseiller qui, à l'instar de Cicéron dans l'Antiquité romaine, ou de Guillaume Du Vair et d'Étienne Pasquier au ^{xvi}^e siècle, sait lire les signes des temps non dans le ciel mais dans la vie concrète (§ 240-241). Bien des événements peuvent être anticipés à condition de ne pas postuler l'intervention d'une transcendance : il faut utiliser sa raison contre la croyance, penser en termes de prévision et non de providence. Toute la dernière section des *Pensées diverses* consiste en un long développement sur l'actualité, la guerre et ses malheurs, le danger des ligueurs, les rapports de force qui prévalent dans l'Europe de la fin du ^{xvii}^e siècle. Elle est parsemée de réflexions sur les « prophéties » qui circulent à propos du rôle exceptionnel que la France serait appelée à jouer dans le destin de l'Europe. Bayle s'amuse à ridiculiser ces prophéties en démontant leur mécanisme. Il maintiendra toujours

cette position, mais, après la Révocation de l'édit de Nantes et la Glorieuse Révolution d'Angleterre, cela lui vaudra d'être combattu et soupçonné. Pierre Jurieu ne lui pardonnera jamais d'avoir mis en doute le lien entre le prince et le prophète, entre le déroulement de l'histoire et l'accomplissement eschatologique d'un plan divin.

Athéisme (PDC §§ 76, 102-123, 128-136, 142-147, 160-166, 169, 172-193)

Il y a, dans l'affirmation selon laquelle l'athéisme n'est pas un plus grand mal que l'idolâtrie, une forte inspiration biblique et une incontestable marque de la rupture protestante avec la religion naturelle : mieux vaut ne pas adorer Dieu que se prosterner devant de faux dieux. Mais Bayle va plus loin. Or il reste difficile de suivre sa démarche, car ses premiers écrits sont souvent interprétés en fonction des derniers, et ceux-ci sont lus à travers les commentaires de ses adversaires, auxquels on fait le crédit d'avoir compris Bayle parce qu'ils l'ont connu. Pour éviter les pièges d'une lecture à rebours, le risque d'anachronisme et une interprétation captive du regard des antagonistes, il faut garder présent à l'esprit que Bayle n'entreprend pas l'apologie de l'athéisme, mais qu'il utilise la figure de l'« athée vertueux » comme un idéal contretypique du chrétien courant – à l'exception de « ceux en qui la grâce du Saint-Esprit se déploie avec toute son efficace » (§ 136), comme il le précise régulièrement avec une prudence qui n'est probablement pas exempte d'ironie.

Dans les *Pensées diverses*, la définition de l'athée de système n'est pas encore aussi sophistiquée qu'elle le deviendra dans les écrits de la maturité. Bayle oscille entre la conviction qu'il y a très peu de vrais athées dans le monde et l'idée selon laquelle leur présence, même forte, ne mettrait pas en péril la vie sociale (dans la *Continuation des Pensées diverses* [§ 85-87], Bayle s'arrêtera à divers exemples, par exemple ceux des indiens Hurons ou Souriquois).

Ce qui dédramatise la possibilité de l'athée dans une société, voire permet d'envisager tranquillement une société d'athées, c'est le constat que l'homme n'agit pas selon ses principes (§ 136, 176) : quoi que les hommes en pensent, le pacte social n'est pas fondé sur la croyance ; il n'est pas nécessaire qu'une croyance commune fédère les membres d'un même groupe. Le constat du dramatique décalage entre les principes d'une religion et ce qu'elle produit effectivement contient une charge anticatholique (§ 128), mais il se vérifie pour tout le christianisme, et en général quelle que soit la religion (§ 134 : « l'expérience combat le raisonnement que l'on fait pour prouver que la connaissance d'un dieu corrige les inclinations vicieuses des hommes ») ; du reste, le vrai scandale, ce ne sont pas les athées vertueux mais les chrétiens criminels. En outre, Bayle est impitoyable à l'égard de la *doxa* qui veut que la peur du Jugement dernier soit un rempart contre l'immoralité (§ 133). Son but n'est pas de défendre l'athéisme, mais de dénouer l'évidence du lien entre la religion et la morale.

L'examen de la polémique avec Jurieu (*Addition aux Pensées diverses*, ch. III) montre que Bayle peut se prévaloir de la proximité de ses thèses avec les positions défendues par des théologiens appartenant à la stricte orthodoxie calviniste (Samuel Des Marets ou Johann Georg Graevius). Et le texte de Jurieu le plus

abouti (*Le Philosophe de Rotterdam accusé, atteint et convaincu*, 1706) amène à constater que le théologien n'a pas pu ou su comprendre que le raisonnement de Bayle n'avait ni la prétention – c'eût été épistémologiquement fragile – ni l'intention de mettre en question la pertinence de la foi chrétienne : la croyance n'est jamais, en tant que telle, la cible de Bayle. Chez lui l'athée n'est nullement magnifié en tant que tel, il est seulement présenté comme un être aussi capable de vertu morale (c'est l'exemple de Spinoza) que le croyant. Ce constat ne donne à ses actes aucune qualité supérieure, et encore moins un caractère méritoire ou justifiant – ce qui est compatible avec la critique augustinienne de la théologie des œuvres reprise par la Réforme protestante. Pour ce courant doctrinal, les bonnes œuvres sont et restent des « splendida peccata » : un athée peut être avide de gloire et de louange (§ 179), il peut être courageux et mourir pour ses idées (§ 182).

Les « Conjectures sur les mœurs d'une société qui serait sans religion » (§ 161) se fondent donc non sur une quelconque apologie masquée de l'athéisme, mais sur une double mise en cause du « consentement unanime » : anecdotique de prime abord (les comètes n'annoncent aucun malheur, il est vain et stupide de croire que le ciel envoie des signes aux hommes), mais surtout éthico-religieuse (Bayle conteste l'idée de bénéfices que la morale tire de la croyance et montre spéculativement que, pas plus que la religion n'est une condition nécessaire à la vertu, l'athéisme n'entraîne forcément la méchanceté ; § 177). La distinction entre morale et théologie est très fortement marquée puisque, après avoir rappelé que l'acte de transgression du péché originel (« manger un certain fruit ») est anodin, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de terribles conséquences, Bayle montre qu'inversement un acte aussi grave qu'un meurtre peut avoir des effets bénéfiques :

Quoique la société publique profite de l'impudicité et soit endommagée par le meurtre, il ne s'ensuit pas que l'un de ces péchés soit moindre que l'autre devant Dieu, parce qu'il suffit de savoir que Dieu a défendu nettement et expressément une chose pour ne la pouvoir faire sans tomber dans tout ce qui constitue le crime. [...] ce qui fait que certains crimes sont plus communs n'est pas que l'on sache qu'ils sont plus petits devant Dieu (§ 169).

En tout état de cause, l'homme est captif de ses croyances, il ne peut pas décider de croire telle ou telle chose (§ 187) ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle forcer les consciences est une entreprise aussi inutile qu'inhumaine.

Bayle entreprend une lecture véritablement sécularisée de l'histoire général et de l'histoire des religions en particulier. Ce parti-pris méthodologique n'en fait pas un athée. Il est rationaliste dans sa méthode, mais non dans ses propres croyances, et pas davantage dans ses convictions anthropologiques. Son pessimisme lui interdit ce raccourci. Ce qui donne à son approche des religions et des phénomènes de croyance une grande pertinence, c'est sa conscience aiguë du caractère irrationnel des comportements humains :

Que l'homme soit une créature raisonnable, tant qu'il vous plaira ; il n'en est pas moins vrai qu'il n'agit presque jamais conséquemment à ses principes. Il a bien la force,

dans les choses de spéculation, de ne point tirer de mauvaises conséquences, car dans cette sorte de matières il pêche beaucoup plus par la facilité qu'il a de recevoir de faux principes que par les fausses conclusions qu'il en infère. Mais c'est tout autre chose quand il est question des bonnes mœurs. Ne donnant presque jamais dans des faux principes, retenant presque toujours dans sa conscience les idées de l'équité naturelle, il conclut néanmoins presque toujours à l'avantage de ses désirs déréglés (§ 136).

Il est bien plus intéressant de chercher à comprendre, sans se leurrer, ce que sont les vrais mobiles de l'action humaine : le tempérament, la force de l'habitude, l'influence de l'éducation, la pression sociale, le calcul de son intérêt propre pèsent bien davantage que le souci de se conformer aux idéaux auxquels les hommes sont pourtant *sincèrement* attachés.

Nota : L'une des conférences (24 janvier 2008) a bénéficié de l'intervention de Julie Boch, maître de conférences à l'Université de Reims qui a publié une anthologie de textes de Bayle sous le titre *Pensées sur l'athéisme* (2004). Une autre séance (7 février 2008) s'est tenue dans le cadre du séminaire mensuel du Laboratoire d'études sur les monothéismes (CNRS, Villejuif).